

Zbigniew Gierczyński

LA PROBLÉMATIQUE MORALE DANS LES "ESSAIS" DE MONTAIGNE

L'auteur des "Essais" nous montre un double visage: celui d'un sceptique et celui d'un moraliste. Entre ces deux aspects de son génie il existe une étroite dépendance, car c'est le scepticisme qui le rend libre et lui permet de choisir sa propre voie de conduite. En faisant une critique implacable de toute la tradition culturelle médiévale et scolastique, le scepticisme oriente l'esprit de Montaigne vers une recherche purement philosophique et vers la tradition morale des Anciens. Ses seuls maîtres seront les penseurs grecs et romains, qui lui apprendront à bâtir sa morale, ou sa sagesse, sur la connaissance de la nature humaine et surtout sur la connaissance de son propre moi. Montaigne parle souvent de ces maîtres, qu'il imitera davantage dans leur méthode de recherche, que dans leurs doctrines bien déterminées. Ce sont avant tout Sénèque, Plutarque, Cicéron et bien entendu Sextus Empiricus. Il manifestera aussi une grande admiration pour Socrate, car Socrate avouait franchement son ignorance et ne s'intéressait qu'à des problèmes pratiques, concernant directement la vie humaine. C'est pour cette raison que Socrate devint l'idole de tous les humanistes: ils le proclamèrent le plus parfait des philosophes et un modèle de toutes les perfections humaines.

Le pensée de Montaigne, négative dans sa recherche théorique, car consistant en une critique sceptique de tout le savoir humain et aboutissant au doute et à la profession de l'ignorance, se montre constructive dans le domaine pratique: les "Essais", en dehors de leurs parties sceptiques, dont la plus importante est l'"Apologie de Raimond Sebond", sont remplis de réflexions morales, dans lesquelles Montaigne utilise largement l'expérience

ce. Le mot "expérience" apparaît sous sa plume aussi souvent que le mot "raison", ou ses synonymes - jugement, entendement, discours, sens. C'est au moyen de cette méthode, à la fois rationnelle et empirique, que Montaigne bâtit patiemment sa morale et son art de vivre ou sagesse. Par cet intérêt attaché à la problématique morale, Montaigne rejoint la pure tradition humaniste, qui fut avant tout un abandon des préoccupations métaphysiques et théologiques du Moyen Âge, au profit des questions pratiques - de la morale en particulier. Cette orientation pratique de l'humanisme est visible dès son origine, car c'est le premier grand humaniste, Pétrarque, qui se consacre déjà à l'étude de son moi et aux questions morales, et c'est lui aussi qui compose vers la fin de sa vie un traité sceptique, *De sui ipsius et multorum ignorantia*, sorte de testament spirituel. La tradition sceptique se propagera dans l'humanisme, et nous trouvons parmi les précurseurs immédiats de Montaigne des noms tels que Francesco della Mirandola, Cornille Agrippa, François Sanchez, Guy de Brués... Mais le scepticisme forme aussi le fond de la pensée des autres grands représentants de la culture de la Renaissance, comme Erasme de Rotterdam ou François Rabelais. Ce discrédit jeté sur les préoccupations métaphysiques et théologiques, et cet intérêt passionné pour tout ce qui concerne l'homme et sa vie terrestre, constituent la grande nouveauté du courant humaniste, en lui donnant la valeur d'une véritable révolution culturelle: après l'ère de la spéculation métaphysique et théologique, qui caractérisait la pensée du Moyen Âge, arrive maintenant l'ère du pragmatisme, annonçant la philosophie du siècle des Lumières et le positivisme du dix-neuvième siècle.

Les "Essais" de Montaigne sont un exemple typique de cette nouvelle orientation de l'esprit humain. A leur centre nous trouvons donc cette somme énorme d'argumentations sceptiques, qui porte le titre inattendu et bizarre de l'"Apologie de Raimond Sebond", dans laquelle Montaigne fait table rase de toutes les vérités traditionnelles de l'homme, en laissant un grand vide, résumé dans la devise célèbre de "que sais-je?". L'importance de ce chapitre sceptique pour l'ensemble de la pensée de Montaigne est capitale. On le voit à l'intérêt qu'il y attachait: il n'a jamais cessé de le développer, en y ajoutant toujours



de nouvelles observations, quelquefois d'une étendue considérable, et qui renforcent toujours la position sceptique initiale du chapitre. C'est grâce à ce chapitre, que Montaigne put conclure au Troisième livre, que le doute et l'indifférence sceptique sont un doux oreiller sur lequel peut reposer la tête d'un sage<sup>1</sup>. Le doute sceptique et la profession de l'ignorance sont les principes fondamentaux de la philosophie de Montaigne - ils lui garantissent cette tranquillité de l'esprit qu'il envie aux cannibales et aux animaux, et dont sont privés les hommes cultivés, parce qu'ils s'étaient engagés imprudemment dans la recherche vaine d'une explication philosophique du monde, d'où s'engendrent toutes les erreurs et toutes les superstitions.

Sur les ruines de la recherche chimérique de la vérité, Montaigne construit l'édifice de sa pensée morale. La même méthode qui lui servait à guérir l'homme de son opinion de savoir et à le persuader de son ignorance, lui sert dans cette tâche toute pratique. Nous touchons ici à la conception particulière que Montaigne se faisait de la raison humaine. Son scepticisme n'est pas une condamnation de la raison en tant que telle - il limite seulement ses prerogatives et ses prétentions. Il lui refuse toute capacité dans la recherche des causes premières et de l'essence des choses, la nature n'ayant pas pourvu l'homme de raison afin qu'il pénètre ses secrets et son essence, mais uniquement dans le but d'organiser son existence, de diriger sagement sa conduite. La raison humaine, hormis cette tâche pratique, est tout au plus capable de démasquer les erreurs de l'homme et l'amener à la reconnaissance de l'échec de sa tentative d'expliquer le monde. C'est ce que font les sceptiques et Montaigne lui-même. Il ne condamne point l'esprit critique de l'homme - bien au contraire, il ne cesse de travailler à le former. Sa méthode consiste précisément à éveiller chez l'homme l'esprit critique, qu'il appelle le jugement. Dans les deux chapitres méthodologiques qui encadrent

<sup>1</sup> "O que c'est un doux et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une teste bien faicte". M. de Montaigne, Essais, éd. De la Pléiade, Paris 1958, p. 1205. Toutes les autres références seront faites à cette édition des "Essais".

l' "Apologie" - "De la coustume" et "De l' institution des enfans" l'un étant composé avant elle et l'autre après - Montaigne fait tout son possible pour dégager la raison humaine de la tyrannie de la coutume, c'est-à-dire de la tradition, et de lui rendre toute sa puissance critique. Dans ces deux chapitres il entraîne la raison à aborder la tâche critique qu'il étale dans l' "Apologie".

La même raison indépendante qui a servi à Montaigne à accomplir son oeuvre critique, lui servira à construire sa morale. Dans ce travail il s'appuiera principalement, et même uniquement, sur la connaissance de l'homme: la morale ou la sagesse qu'il crée est une morale purement humaine, étrangère à tout dogmatisme, de quelque nature qu'il soit - religieux ou philosophique. Telle fut la morale des philosophes de l'Antiquité, que Montaigne et les autres humanistes avaient pris pour modèles: elle est une morale purement philosophique et elle constitue le triomphe de l'humanisme - son expression la plus parfaite et la plus complète. Construire une telle morale n'est pas chose facile, surtout à l'homme du seizième siècle, héritier d'une longue tradition scolastique et prisonnier des habitudes invétérées, désignées dans les "Essais" du nom de "coutume". Cette tâche exige en premier lieu un grand effort critique, ayant pour but de débarrasser l'esprit de l'homme des idées et des habitudes morales imposées par la tradition. Montaigne le fait par sa méthode comparative, appliquée à l'étude des idées morales et des moeurs des différents peuples, et appartenant à des époques diverses. Ce qui en résulte, c'est l'image de la plus grande confusion et d'une incertitude générale. La fausseté de ces normes morales traditionnelles apparaît encore davantage, si l'on les examine à la lumière de la raison et de la nature - les deux principes essentiels de la morale indépendante et philosophique. L'oeuvre critique une fois accomplie, il faut aborder la construction de cette morale à la fois rationnelle et naturelle. Le travail qui s'impose ici est immense et difficile, car il présuppose la connaissance de la nature humaine - non pas de cette nature déformée par la coutume, mais de la nature authentique et vraie. Comme les hommes se ressemblent, ayant une nature commune, il convient d'étudier d'abord l'homme en général. Montaigne le fait, et ses recher-



ches trouvent leur expression dans les "Essais". Pour cette fin, il utilise en premier lieu sa propre expérience des hommes et du monde, qu'il a acquise au cours de sa vie; il la complète sans cesse par une observation attentive des hommes qu'il voit vivre autour de lui. Il élargit cette connaissance par ses lectures des livres d'histoire et de géographie, afin de prendre connaissance de la vie des peuples anciens et des peuples exotiques. Dans cette étude il s'intéresse tout particulièrement aux peuples dits sauvages, mais qui suscitent son admiration, parce que chez eux il voit reluire encore la loi de la nature dans toute sa pureté, non contaminée par le contact avec la civilisation, cette anti-nature.

Toutefois la connaissance de l'homme en général ne suffit pas à construire la morale philosophique. Car chaque homme, en dépit des traits généraux qu'il a en commun avec les autres hommes, est un individu unique en son genre - chaque homme possède sa "forme maîtresse", selon le vocabulaire de Montaigne, à laquelle il doit adapter sa morale. Ce qui s'ensuit, c'est la nécessité d'étudier sa propre personnalité, son "moi". A mesure que la pensée de Montaigne mûrit, l'étude du moi prend chez lui une extension et une importance de plus en plus grande. Et c'est par ce côté autobiographique et psychologique, que Montaigne suscite surtout notre admiration, et ce que nous prisons le plus dans son oeuvre, ce sont justement ses peintures du moi. Par leur profondeur et pénétration psychologique, Montaigne est considéré comme un maître de l'introspection et précurseur de la psychologie moderne. Il ne faut cependant pas oublier que dans cette étude du moi il est loin de se limiter aux seules analyses psychologiques: il attache aussi une importance très grande à son corps, et il nous donne des descriptions quelquefois minutieuses du côté physique et physiologique de sa personne.

L'attention que Montaigne attache à son moi prime certainement l'intérêt qu'il consacre aux autres: étudier son moi, afin de construire sur cette connaissance une morale toute personnelle et visant à assurer un maximum de bonheur, c'est ce qui nous frappe le plus dans les "Essais". Cela ne veut pas dire que Montaigne méconnaisse les devoirs sociaux. Il sait que l'homme est un être social, qui doit vivre en commun, et que,

par conséquent, il doit remplir certaines obligations que la société ou la famille lui imposent. Mais en même temps, ce qu'il reproche avec tant de force aux autres, c'est de sacrifier très souvent leur intérêt propre à l'intérêt commun - son père lui en a donné un exemple frappant et il veut éviter cette erreur. Sa philosophie pratique sera essentiellement égotiste, tournée vers son moi - elle sera avant tout un art de vivre, un culte du moi<sup>2</sup>.

Dans ce caractère égocentrique et profondément épicurien de la philosophie morale de Montaigne s'exprime l'individualisme de la Renaissance. Cet individualisme avait pris des formes diverses chez les représentants de cette époque. Chez les natures les plus fortes il se manifestait dans le culte de l'énergie: certains princes, condottieri et artistes italiens nous en donnent des exemples. Chez les savants, il se manifestait dans le culte du moi consistant en une sagesse philosophique, et dont les "Essais" sont une excellente illustration. Dans cette voie Montaigne eut d'illustres précurseurs: les grands humanistes italiens à partir de Pétrarque, et, dans un temps plus proche, Erasme de Rotterdam. Montaigne eut le culte des héros de l'Antiquité, mais lui-même ne se sentait pas l'âme d'un héros. Il souligne bien souvent qu'il est un homme ordinaire, même très médiocre, et qu'il doit se contenter d'admirer seulement ces âmes héroïques des meilleurs temps, en comparaison desquelles ses contemporains lui paraissent des nains. S'il lit avec admiration les "Vies" de Plutarque, il utilise davantage ses traités de morale, dans lesquels il trouve une nourriture appropriée à ses goûts et à son tempérament. Il ne faut pas oublier que lorsque Montaigne aborde la rédaction des "Essais", il s'approche déjà de la quarantaine, que son élan vital est brisé, qu'il ne songe qu'à passer tranquillement le temps qui lui reste encore à vivre. Il ressentira bientôt les at-

<sup>2</sup> L'idée du culte du moi est nettement formulée dans les "Essais", par exemple au chapitre "Nos affections s'empportent au delà de nous", du Livre premier: "Qui auroit à faire son faict, verroit que sa première leçon, c'est cognoistre ce qu'il est et ce qui luy est propre. Et qui se cognoist, ne prend plus l'estranger faict pour le sien: s'ayme et se cultive avant toute autre chose: refuse les occupations superflues et les pensées et propositions inutiles". Ibid., p. 35.



teintes de la maladie, et les "Essais" seront pleins de confidences où il nous parlera de ses attaques de "colique", de tous les moyens qu'il prend pour combattre la douleur et la peur de la mort qu'il sent s'approcher. Ce qui introduit dans les "Essais" une note plus gaie, ce sont les souvenirs de jeunesse auxquels s'abandonne volontiers Montaigne, en repassant en mémoire ces temps heureux où il jouissait de la pleine santé, en abusant par ses excès. La sagesse qu'il élabore à présent, et à laquelle il s'entraîne, doit le prémunir contre les assauts de la maladie et contre la peur de la mort. Toutefois il n'oublie jamais que la vie tire son sens des plaisirs qu'elle donne - aussi jusqu'à la fin de sa vie ne cessera-t-il de chercher le bonheur, en savourant avec délices ces quelques rares répit que lui laisse la maladie.

Si épicurienne que soit la sagesse pratique de Montaigne, elle ne laisse pas toutefois de posséder un fond d'une morale authentique. L'homme ne saurait être vraiment heureux, s'il négligeait certains principes moraux fondamentaux. La morale laïque que Montaigne construit, ne doit céder en rien, selon lui, à la morale traditionnelle, fondée sur la religion. Bien au contraire, il croit que la morale philosophique qu'il professe est supérieure à la morale traditionnelle - et même, qu'elle mérite seule le nom d'une vraie morale. Comme les philosophes anciens, Montaigne est persuadé que la morale est nécessaire à l'humanité, que sans elle la société se détruirait. Il croit à une morale indépendante et naturelle, dont les principes ont été gravés dans l'esprit des hommes par la nature même. C'est dans sa conscience que l'homme trouve un code moral auquel il doit obéir. La nécessité de cette morale est soulignée bien souvent dans les "Essais". Chaque fois que Montaigne s'engage dans ses analyses sceptiques, il s'empresse de rappeler à ses lecteurs que la philosophie libératrice qu'il leur enseigne ne signifie pas une licence morale, qu'elle doit s'accompagner de l'honnêteté. Dans le chapitre sceptique, "De la coutume", lorsqu'il fait voir la relativité des préceptes moraux et des lois, il recommande immédiatement, dans la seconde partie du chapitre, la soumission aux lois reçues. Dans le chapitre pédagogique "De l'institution des enfans", il commence par libérer l'esprit de son élève de tous les préjugés de la tradition,

mais après cette leçon de libre pensée il passe à son éducation morale. Il répète de différentes façons ce principe que l'éducation du jugement doit aller de pair avec la formation de la conscience: "Le guain de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage", dit-il, et dans de longs développements il enseigne à son disciple la vertu. Ce souci de la morale se transforme en un appel dramatique dans l'"Apologie de Raimond Sebond". Conscient de la hardiesse de ce traité, dans lequel toutes les vérités traditionnelles sont ruinées par la critique, Montaigne s'adresse, vers le milieu du chapitre, à la princesse destinataire de l'"Apologie", en l'avertissant du danger que cache cette philosophie du doute, à laquelle il l'initie. Il exprime la crainte que lui inspire l'abus que les hommes font souvent de la libre pensée, en se jetant dans une licence de mœurs effrénée. Il la conjure de garder la modération et de se tenir toujours au chemin de l'honnêteté. Dans cet avertissement se manifeste le caractère aristocratique de la morale de Montaigne: elle n'est destinée qu'à une élite de gens capables de se gouverner par la loi seule de la conscience; pour les autres, elle est pernicieuse.

La morale philosophique tire sa noblesse de ce qu'elle est parfaitement autonome: elle n'obéit à aucun principe venu du dehors, à aucun commandement divin ou autre. Elle s'enracine dans la nature même de l'homme et elle sous-entend la foi dans la bonté de l'homme. Un des mots clefs dans les "Essais" est celui de la nature bien née - ce que Montaigne apprécie avant tout chez l'homme, c'est une nature droite, honnête, non dégénérée. Cette idée est commune à tous les humanistes, on la trouve par exemple exprimée de la même façon chez Rabelais. L'homme est bon, s'il a hérité une nature droite. Cela suppose donc l'existence des natures dégénérées - Montaigne l'exprime d'une manière un peu brusque, en disant, au chapitre "De l'institution des enfans", qu'avec un mauvais garnement d'élève il n'y a rien d'autre à faire qu'à lui tordre le cou. Ce point de vue suppose par conséquent un certain déterminisme moral. Montaigne, pour son propre compte, croyait avoir une nature droite. Il dit expressément à plusieurs reprises que l'honnêteté était héréditaire dans sa famille et qu'il a reçu de ses ayeux des instincts bons, qui lui rendent odieux la plupart des vices. Ce



qui ne veut pas dire qu'il se croie parfait à tous égards - il avoue ainsi franchement son penchant excessif à la sensualité et il relate les débordements de sa jeunesse. Mais il hait par nature tous les vices qui portent préjudice au prochain, qui sont entachés d'injustice - il hait notamment la cruauté, la tyrannie, la trahison, le mensonge, l'hypocrisie. On voit qu'il possède, gravé dans son esprit, tout un code de la morale sociale, qu'on pourrait résumer dans le mot d'honnêteté, ou de prud'homie, pour employer un autre mot utilisé souvent dans les "Essais". C'est dans le chapitre "De la cruauté", au Livre second, qu'il nous représente la nature de sa morale: "Ainsi, je ne me puis dire nul grand mercy dequoy je me trouve exempt de plusieurs vices [...] je le doy plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a faict naistre d'une race fameuse en preud'homie et d'un tres-bon pere [...] tant y a que la pluspart des vices, je les ay de moy mesmes en horreur [...]. Je les ay, dis-je, en horreur, d'une opinion si naturelle et si mienne que ce mesme instinct et impression que j'en ay apporté de la nourrice, je l'ay conservé sans que aucunes occasions ne l'ayent sçeu faire alterer"<sup>3</sup>. Et un peu plus loin: "Ce que j'ay de bien, je l'ay au rebours par le fort de ma naissance. Je ne le tiens ny de loy, ny de precepte, ou autre aprentissage. L'innocence qui est en moy, est une innocence niaise: peu de vigueur, et point d'art. Je hay, entre autres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par jugement, comme l'extrema de tous les vices. Mais c'est jusques à telle mollesse que je ne voy pas égorger un poulet sans desplaisir, et ois impatientement gemir un lievre sous les dens de mes chiens, quoy que ce soit un plaisir violent que la chasse"<sup>4</sup>. Au chapitre "De la coustume", Montaigne nous conte un exemple emprunté à sa vie, qui illustre sa délicatesse extraordinaire relativement à l'honnêteté: en jouant aux cartes avec sa femme ou avec sa fille, lorsque la perte ou le gain lui sont indifférents, la moindre idée de tricher ne saurait lui venir en esprit. Et il conclut: "En tout et par tout il y a assés de mes yeux à me tenir en office: il n'y en a point qui me veill-

<sup>3</sup> Ibid., p. 470.

<sup>4</sup> Ibid., p. 473.

lent de si pres, ny que je respecte plus<sup>5</sup>. Dans cette morale tout dépend de la conscience. Aussi Montaigne ne cesse de recommander la formation de la conscience chez les enfants. Il faut la commencer dès la petite enfance et ne tolérer chez les enfants aucune inclination au vice, pas même dans les choses insignifiantes: "Je trouve que nos plus grands vices prennent leur ply de nostre plus tendre enfance, et que nostre principal gouvernement est entre les mains des nourrices"<sup>6</sup>. "Il faut apprendre soigneusement aux enfans haïr les vices de leur propre contexture, et leur en faut apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuient, non en leur action seulement, mais sur tout en leur coeur; que la pensée mesme leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent"<sup>7</sup>. Toutefois Montaigne n'est pas excessivement optimiste quant à l'efficacité de l'éducation - la bonté de l'homme dépend en premier lieu de son naturel: "Seroit-il vray que, pour estre bon à faict, il nous le faille estre par occulte, naturelle et universelle propriété, sans loy, sans raison, sans exemple?"<sup>8</sup> se demande-t-il.

L'idée de la morale indépendante est exprimée avec force dans le chapitre "Du jeune Caton", au Livre premier. Montaigne, grand admirateur de ce héros romain, se livre à des considérations sur la vertu, dont Caton fut pour lui un parangon parfait. Or la vraie vertu tire toute sa valeur de ce qu'elle constitue sa propre fin: un acte vertueux ne peut être accompli que pour la beauté de la vertu seule. Aussi Montaigne s'indigne-t-il contre ceux qui attribuaient la mort de Caton à la peur qu'il aurait eue de César, ou à l'ambition. Aux exemples parfaits de la vertu, empruntés à la vie des héros anciens, Montaigne compare la fausse vertu de ses contemporains, dont les actions vertueuses n'ont que l'apparence de la vraie vertu, parce qu'elles sont accomplies pour des motifs étrangers à la vertu même: "Ce siecle auquel nous vivons, au moins pour nostre climat, est si plombé que, je ne dis pas l'exécution, mais l'imagination mesme de la vertu en est à dire; et semble que ce

<sup>5</sup> Ibid., p. 138.

<sup>6</sup> Ibid., p. 137.

<sup>7</sup> Ibid., p. 137.

<sup>8</sup> Ibid., p. 472.



ne soit autre chose qu'un jargon de colliege. [...] Il ne se recognoit plus d'action vertueuse: celles qui en portent le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence, car le profit, gloire, la crainte, l'accoutumance et autres telles causes estrangeres nous acheminent à les produire. La justice, la vaillance, la debonnaireté, que nous exerçons lors, elles peuvent estre ainsi nommées pour la consideration d'autrui, et du visage qu'elles portent en public, mais, chez l'ouvrier, ce n'est aucunement vertu; il y a une autre fin proposée, autre cause mouvante. Or la vertu n'advoue rien que ce qui se faict par elle et pour elle seule<sup>9</sup>.

Nous trouvons des idées semblables dans d'autres parties des "Essais". Dans le chapitre premier du Livre second, "De l'inconstance de nos actions", Montaigne examine avec le même scrupule les actions vertueuses des hommes, en s'efforçant de distinguer une vertu authentique de la fausse vertu, et il résume ainsi sa pensée: "La vertu ne veut estre suivie que pour elle mesme; et, si on emprunte par fois son masque pour autre occasion, elle nous l'arrache aussi tost du visage"<sup>10</sup>.

L'analyse de la vertu est poussée plus loin dans le chapitre "De la cruauté", du Livre second. Nous y retrouvons les héros favoris de Montaigne, Socrate et Caton d'Utique, et c'est encore leur mort qui lui fournit de la matière à ses considérations. En analysant les sentiments dont ils faisaient preuve au moment de leur mort, Montaigne observe qu'ils ont dû éprouver dans ce moment non pas la crainte ou la douleur, mais une véritable joie, qui est la récompense de la vertu. Ainsi, en parlant de la mort de Caton, il dit: "Il me semble lire en cette action je ne sçay quelle esjouissance de son ame, et une émotion de plaisir extraordinaire et d'une volupté virile, lors qu'elle consideroit la noblesse et hauteur de son entreprise [...] non pas esguisée par quelque esperance de gloire, comme les jugemens populaires et effeminez. d'aucuns hommes ont jugé, car cette consideration est trop basse pour toucher un coeur si genereux, si hautain et si roide; mais pour

<sup>9</sup> Ibid., p. 267.

<sup>10</sup> Ibid., p. 373.

la beauté de la chose mesme en soy: laquelle il voyoit bien plus à clair et en sa perfection, lui qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire"<sup>11</sup>.

L'idée que la vertu porte en elle-même sa récompense, et que, d'autre part, le vice apporte sa punition par le remords qu'il éveille en la conscience, est répétée souvent dans les "Essais", car elle est essentielle pour la philosophie morale de Montaigne. Celle-ci n'admet aucune autre sanction morale, que celle qui est inhérente à l'action morale même: "L'honneste est stable et permanent, fournissant à celui qui l'a fait, une gratification constante"<sup>12</sup>, lisons-nous dans le chapitre "De l'affection des peres aux enfans", du Livre second.

La morale indépendante de Montaigne est une morale de la conscience: c'est dans la conscience que l'homme trouve gravée la loi morale, et c'est la conscience qui lui fournit le contentement après chaque bonne action qu'il accomplit - comme, d'un autre côté, après chaque mauvaise action provoque-t-elle le remords, qui en est le châtiement. Rien d'étonnant que Montaigne consacre à la conscience un chapitre spécial - le chapitre V du Livre second, où il représente sa puissance: il y cite une série d'exemples, dans lesquels se laisse voir tantôt l'action de la mauvaise conscience, qui torture le coupable et même trahit son crime ou ses mauvaises intentions, tantôt l'assurance qu'elle inspire aux innocents, lorsqu'ils se trouvent injustement accusés ou persécutés. "Tant est merveilleux, s'exclame Montaigne, l'effort de la conscience! Elle nous faict trahir, accuser et combattre nous mesme, et, à faute de tesmoing estrangier, elle nous produit, contre nous"<sup>13</sup>.

La conscience qui éclaire l'homme sur le bien et le mal, est identifiée à la raison. Ce rationalisme moral est une caractéristique de la morale de Montaigne, qu'il avait héritée des Anciens. Chez eux, en effet, la raison a été le fondement de la morale, ils faisaient dépendre d'elle toute la vie morale de l'homme: les fautes morales étaient considérées par eux comme

<sup>11</sup> Ibid., p. 467.

<sup>12</sup> Ibid., p. 424.

<sup>13</sup> Ibid., p. 402.



des erreurs de la raison. Ce rationalisme moral se manifestait fortement chez Socrate, qui, pour enseigner le bien à ses disciples, cherchait surtout à éclairer et redresser leur raison. Aristote et les autres philosophes grecs l'avaient suivi dans cette doctrine et dans cette méthode pédagogique. Ce rôle majeur attribué à la raison est tout simplement une manifestation de l'indépendance de la morale philosophique: l'unique loi à laquelle doit obéir l'homme, est celle que lui dicte sa raison - elle est inhérente à l'homme. Mais le rôle attribué à la raison ne se limite pas seulement à montrer à l'homme le bien et le mal - la raison lui fournit aussi la force nécessaire pour faire le bien et pour éviter le mal: dans ce cas, son identification à la conscience est complète, et c'est pourquoi nous voyons Montaigne employer bien souvent indifféremment le terme de conscience ou celui de raison, sans faire aucune distinction entre eux. Nous pourrions en citer des exemples innombrables. Cette position s'exprime déjà très nettement au chapitre "De la punition de la couardise", du Livre premier. Montaigne y traite de la poltronnerie chez les gens de guerre et il fait la différence entre celle qui vient de la faiblesse humaine et celle qui est un signe de malice. Il exprime ainsi sa pensée: "A la verité c'est raison qu'on face grande différence entre les fautes qui viennent de nostre foiblesse, et celles qui viennent de nostre malice. Car en celles icy nous nous sommes bandez à nostre escient contre les reigles de la raison, que nature a empreintes en nous; et en celles là, il semble que nous puissions appeller à garant cette mesme nature, pour nous avoir laissé en telle imperfection et deffaillance; de maniere que prou de gens ont pensé qu'on ne se pouvoit prendre à nous, que de ce que nous faisons contre nostre conscience"<sup>14</sup>. On voit ici juxtaposés les deux termes de raison et de conscience - Montaigne passe de l'un à l'autre, en leur attribuant à peu près le même sens.

Dans le chapitre "De l'institution des enfans", lorsque Montaigne parle de l'honnêteté dans la discussion, qui doit avoir uniquement pour but la recherche de la vérité, il résume

<sup>14</sup> Ibid., p. 93.

ainsi son programme de la formation morale de l'élève: "...que sa conscience et sa vertu reluisent en son parler, et n'ayent que la raison pour guide"<sup>15</sup>.

La morale de la conscience de Montaigne est en même temps une morale de la nature: tout ce qu'il trouve conforme à la nature, est, selon lui, conforme à la raison, et possède par conséquent l'approbation de la conscience. L'idée de la nature est fondamentale pour Montaigne, comme d'ailleurs pour la plupart des humanistes. Ils la trouvaient chez leurs maîtres, les Anciens, qui ne cessaient de se référer à elle. Elle fut la règle du vrai et du bien pour les stoïciens comme pour les épicuriens. Le même naturalisme moral se laisse voir chez Aristote et chez les maîtres de Montaigne, Plutarque, Sénèque, Cicéron. Montaigne partage ce culte de la nature et cette foi en elle. Son scepticisme est en grande partie un effort pour ramener l'homme à l'état de la nature, en le délivrant de toutes les inventions de la civilisation, qui représente pour lui l'art. L'opposition entre l'art et la nature est une des idées fondamentales de sa pensée: l'art est pour lui tout ce qui s'écarte de la nature, tout ce qui est faux et extravagant. Il invoque l'opinion de Platon que les choses les plus belles qui existent ont été créées par la nature ou la fortune, et que les choses moins parfaites sont l'invention de l'homme<sup>16</sup>. En s'éloignant de la nature, et en s'engageant dans la vie civilisée, l'homme a commis une faute impardonnable, qu'il paye par mille maux. Car la civilisation traîne après elle l'inquiétude, les maladies, les vices et cette curiosité de chercher la vérité, inutile à l'homme et source de toutes ses erreurs, qui le détourne de la seule chose qui lui importe, à savoir de jouir de son existence. C'est la leçon que donnent à l'homme aussi bien les sauvages du Brésil, auxquels Montaigne consacre un chapitre intitulé "Des cannibales", que les animaux, dont l'étude forme la première partie de l'"Apologie de Raimond

<sup>15</sup> Ibid., p. 188.

<sup>16</sup> "Toutes choses, dict Platon, sont produites par la nature, ou par la fortune, ou par l'art; les plus grandes, et plus belles, par l'une ou l'autre des deux premières; les moindres et imparfaites, par la dernière". Ibid., p. 243.



Sebond". Tout le reste de l'Apologie n'aura pour but que de nous convaincre que la civilisation et les idées liées avec elle sont fausses et pernicieuses pour l'homme. L'argumentation sceptique que Montaigne y étale doit ramener l'homme à l'ignorance et au doute, qui peuvent lui assurer la tranquillité de l'esprit et lui permettre de jouir paisiblement de la vie. Malheureusement ce retour au paradis perdu de l'état de la nature est une chose difficile, parce que l'art et la coutume ont dénaturé l'homme et lui ont imprimé de fausses idées et une fausse manière de vivre. "Car c'est à la vérité une violente et traïstresse maïstresse d'escole, que la coustume. [...] Nous luy voyons forcer tous les coups les reigles de nature"<sup>17</sup>, lisons-nous au chapitre "De la coustume". Et plus loin: "Les loix de la conscience, que nous disons naistre de nature, naissent de la coustume; chacun ayant en veneration interne les opinions et moeurs approuvées et receuës autour de luy, ne s'en peut desprendre sans remors, ny s'y appliquer sans applaudissement"<sup>18</sup>. Une autre citation, empruntée au même chapitre, fait voir encore une fois l'essence de la morale de Montaigne: "Qui voudra se desfaire de ce violent prejudice de la coustume, il trouvera plusieurs choses receuës d'une resolution indubitable, qui n'ont appuy qu'en la barbe chenue et rides de l'usage qui les accompagne; mais, ce masque arraché, rapportant les choses à la vérité et à la raison, il sentira son jugement comme tout bouleversé, et remis pourtant en bien plus seur estat"<sup>19</sup>. La méthode critique de Montaigne accomplit donc une véritable conversion sceptique: notre manière de penser change complètement, ce qui nous paraissait jusqu'ici raisonnable se révèle faux, parce que contraire à la nature et à la raison.

L'homme civilisé, en comparaison de l'homme sauvages et des animaux, n'est plus gouverné par les lois naturelles, mais par les lois arbitraires de la coutume: "Il est croyable qu'il y a des loix naturelles, comme il se voit és autres creatures; mais en nous elles sont perdues, cette belle raison humaine s'inge-

<sup>17</sup> Ibid., p. 136.

<sup>18</sup> Ibid., p. 144.

<sup>19</sup> Ibid., p. 146.

rant par tout de maîtriser et commander, brouillant et confondant le visage des choses selon sa vanité et inconstance"<sup>20</sup>. Pour retrouver le naturel genre de vie, l'homme est donc obligé de recourir souvent à l'exemple des animaux. Montaigne ne recule point devant une telle hypothèse - bien au contraire, il se réfère fréquemment à la vie des animaux, pour y chercher des règles de sagesse. Cette méthode lui avait été d'ailleurs enseignée par les sages de l'Antiquité: "J'ay pris, comme j'ay dict ailleurs, bien simplement et crument pour mon regard ce precepte ancien: que nous ne scaurions faillir à suivre nature, que le souverain precepte c'est de se conformer à elle"<sup>21</sup>. Les animaux nous enseignent une manière saine de vivre: "Pour reglement de nostre santé, les medecins nous proposent l'exemple du vivre des bestes et leur façon; car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple:

Tenez chauts les pieds et la teste;

Au demeurant, vivez en beste"<sup>22</sup>.

On pense bien qu'un pareil naturalisme n'a pu servir de base qu'à des idées morales fort éloignées de la morale traditionnelle. Et en effet, la morale de Montaigne, basée sur son anthropologie naturaliste, laisse voir souvent un fond de libertinage moral très hardi, bien que tempéré par son conformisme. Ici, nous le trouvons encore disciple des philosophes anciens: "ces gens icy qui poisent tout et le ramènent à la raison, et qui ne reçoivent rien par autorité et à credit, il n'est pas merveille s'ils ont leurs jugemens souvent tres-esloignez des jugemens publiques. Gens qui prennent pour patron l'image premiere de nature, il n'est pas merveille si, en la pluspart de leurs opinions, ils gauchissent la voye commune. Comme, pour exemple: peu d'entre eux eussent approuvé les conditions et contrainctes de nos mariages; et la plus part ont voulu les femmes communes et sans obligation. Ils refusoient nos ceremonies. Chacun a ouy parler de la deshontée façon de vivre des philosophes cyniques"<sup>23</sup>.

<sup>20</sup> Ibid., p. 654.

<sup>21</sup> Ibid., p. 1189.

<sup>22</sup> Ibid., p. 519.

<sup>23</sup> Ibid., p. 1021.



Montaigne parle souvent de la grande liberté de la morale philosophique des anciens, dont il pouvait trouver des exemples chez les représentants des diverses écoles philosophiques, sans en excepter l'école stoïcienne, réputée la plus sévère. La même liberté de sa morale naturelle se laisse voir dans ses considérations sur la morale des sauvages. En nous peignant la vie des cannibales, qu'il représente comme des modèles parfaits d'une humanité point encore corrompue par l'art, il fait l'apologie de leur polygamie et il utilise des arguments fondés sur des exemples empruntés à la "Bible". Le même naturalisme se reflète dans ses considérations sur la pudeur. Il reconnaît que la société civilisée en a besoin, parce qu'elle doit suppléer par des règles et usages artificiels aux lois naturelles perdues, mais en même temps il affirme que la pudeur manque de tout fondement rationnel, parce qu'elle est inconnue des hommes sauvages et des animaux.

L'impudeur est une des manifestations du naturalisme de la Renaissance. Impudique est l'oeuvre de Rabelais, mais on trouve une même impudeur dans les épisodes comiques du théâtre de Shakespeare. Montaigne n'échappe pas à cette tendance. Il est souvent impudique dans ses propos et dans ses confidences autobiographiques, où il nous révèle les secrets de sa vie intime. Déjà dans l'avis "Au lecteur", en tête de son livre, il a avoué que s'il n'avait pas égard à la révérence publique, il se serait volontiers peint tout nu dans les "Essais". Il parle de toutes les fonctions physiologiques de l'homme comme des choses les plus normales, parce qu'elles ne sont pour lui que des manifestations toutes naturelles de la vie. Rien n'est impudique à ses yeux, s'il est naturel.

Toutefois la liberté de la morale naturelle ne doit pas être confondue avec la licence ni avec la débauche: la nature condamne le dérèglement moral et tous les excès. La société des sauvages, telle que nous la peint Montaigne, est une société vertueuse et innocente, bien qu'elle jouisse de tous les plaisirs que donne la nature.

Cependant c'est le plaisir qui est le sens de la vie - elle n'en a pas d'autre. La nature a créé l'homme, comme d'ailleurs toutes ses autres créatures, pour qu'il jouisse de son existence. C'est aussi une des idées maîtresses qu'expriment les "Essais".

La vie des sauvages du Brésil n'est qu'un jeu incessant: "Toute la journée se passe à danser"<sup>24</sup>, dit Montaigne. Les animaux, "nos confrères", jouissent, eux aussi, tranquillement de leur existence. Le plaisir, la joie de vivre, est un mot d'ordre de la culture de la Renaissance. Cette nouvelle tendance de l'esprit humain s'était manifestée d'une façon éclatante dans l'ouvrage de Giovanni Valla, "De voluptate: elle signifie une volonté de rompre avec l'ascétisme du Moyen Âge". En France, l'œuvre de Rabelais, et sa symbolique du vin, ont un même sens. Montaigne ne fait pas autre chose: "De vray, ou la raison se moque, ou elle ne doit viser qu'à nostre contentement, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre, et à nostre aise, comme dict la Sainte Escriture. Toutes les opinions du monde en sont là, que le plaisir est nostre but, quoy qu'elles en prennent divers moyens; autrement on les chasseroit d'arrivée car qui escouteroit celui qui pour sa fin establirait nostre peine et mesaise? [...] Quoy qu'ils dient, en la vertu mesme, le dernier but de nostre visée, c'est la volupté. Il me plaist de battre leurs oreilles de ce mot qui leur est si fort à contrecœur"<sup>25</sup>.

Nous trouvons ici la conception épicurienne de la vertu, que Montaigne reprend dans le chapitre "De l'institution des enfans", dans un développement célèbre: "Elle [la philosophie] a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dit l'eschole, plantée à la teste d'un mont coupé, rabotteux et inaccessible. Ceux qui l'ont approchée, la tiennent, au rebours, logée dans une belle plaine fertile et fleurissante, d'où elle void bien souz soy toutes choses; mais si peut on y arriver, qui en sçait l'adresse, par des routes ombrageuses, gazonnées et doux fleurantes, plaisamment et d'une pente facile et polie, comme est celle des voutes celestes. Pour n'avoir hanté cette vertu supreme, belle, triumfante, délicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe et irreconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte et de contrainte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compagnes; ils sont allez, selon leur foiblesse, faindre cette image, triste, querelleuse, despite, menaceuse, mineuse,

<sup>24</sup> Ibid., p. 245.

<sup>25</sup> Ibid., p. 104.



et la placer sur un rocher, à l'escart, empy des ronces, fantosme à estonner les gens"<sup>26</sup>.

La morale de Montaigne, profondément éclectique, se situe décidément sous le signe de l'épicurisme. Non seulement il rend hommage à Epicure et fait l'éloge de sa doctrine, au chapitre "De l'affection des peres aux enfans", mais il souligne toujours que le plaisir est le principal but de sa vie. Quelquefois il le déclare avec un certain cynisme: "...en quelque maniere, qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, fut ce sous la peau d'un veau, je ne suis pas homme qui y reculasse. Car il me suffit de passer à mon aise; et le meilleur jeu que je me puisse donner, je le prens, si peu glorieux au reste et exemplaire que vous voudrez"<sup>27</sup>, lisons-nous dans un des plus anciens essais de Montaigne; toutefois, de pareilles déclarations, il s'en trouve aussi dans les essais les plus tardifs, ceux du Livre troisième notamment. Cela n'empêche cependant pas Montaigne de chercher des leçons de morale chez les stoïciens: un de ses maîtres fut Sénèque, un stoïcien. Mais c'est un stoïcisme privé de tout fondement métaphysique, propre à cette école, et réduit au seul enseignement pratique. Car, pour Montaigne, tous les moyens sont bons qui peuvent l'aider à vivre et surtout à éviter la douleur. Or la condition de l'homme est si misérable, et notre vie est sujette à tant de maux, qu'il est besoin de se servir de moyens forts, tels que conseille le stoïcisme, pour se préserver des coups de la fortune. Montaigne est victime de certaines obsessions, de la peur de la mort entre autres, il vit dans une époque dangereuse, livrée à l'anarchie et à la guerre civile, il est obligé par conséquent de chercher le réconfort dans une morale tendue, dont il trouve des exemples chez les stoïciens. Il n'en est pas moins vrai que l'essence du stoïcisme lui est étrangère, car la vertu est pour lui seulement, un moyen, et non pas un but en soi. L'auteur qu'il adore et qu'il cite sans cesse est Horace, apôtre d'une morale gaie, aisée, préconisant les loisirs d'une vie tranquille, adonnée aux plaisirs. La seule règle qui nous oblige est celle de la modération: "La philosophie n'estrивe point contre les voluptez naturelles, pourveu que la mesure y

<sup>26</sup> Ibid., p. 195.

<sup>27</sup> Ibid., p. 109,

soit jointe, et en presche la moderation, non la fuite; l'effort de sa resistance s'emploie contre les estrangeres et bastar-des"<sup>28</sup>.

Malheureusement les hommes corrompus par une fausse civilisation ne savent pas faire un usage convenable de la vie. S'ils ne sont pas retenus par les lois ou par les croyances religieuses, ils s'abandonnent à la licence de moeurs la plus dévergondée. C'est pourquoi les idées traditionnelles et les coutumes sont nécessaires pour le commun de gens - seuls les sages peuvent s'en passer et ne se diriger que par la raison. Cette opposition entre la morale philosophique, bonne pour une élite de gens raisonnables seuls, et la morale commune, est exprimée avec une force particulière dans l'avertissement que Montaigne donne dans l'"Apologie" à l'illustre destinataire de ce traité: "Epicurus disoit des loix que les pires nous estoient si nécessaires que, sans elles, les hommes s'entremangeroient les uns les autres. [...] Nostre esprit est un util vagabond, dangereux et temeraire: il est malaisé d'y joindre l'ordre et la mesure. [...] On le bride et garrote de religions, de loix, de coustumes, de science, de preceptes, de peines et recompenses mortelles et immortelles; encores voit-on que, par sa volubilité et dissolution, il eschappe à toutes ces liaisons. [...] Certes il est peu d'ames si reiglées, si fortes et bien nées, à qui on se puisse fier de leur propre conduite, et qui puissent, avec moderation et sans temerité, voguer en la liberté de leurs jugements au delà des opinions communes". "Et de mon temps, ceux qui ont quelque rare excellence au dessus des autres et quelque vivacité extraordinaire, nous les voyons quasi tous desbordez en licence d'opinions et de meurs. C'est miracle s'il s'en rencontre un rassis et sociable"<sup>29</sup>.

Mais le sage lui-même doit se conformer dans sa vie publique aux lois et aux usages: il ne saurait braver l'opinion publique, ni risquer de s'attirer de gros ennuis par un mépris ouvert des lois et des opinions reçues. La sagesse lui recommande la prudence et un compromis eu égard à la société et aux principes sur

<sup>28</sup> Ibid., p. 999.

<sup>29</sup> Ibid., p. 628.



lesquels elle se fonde. Le sage ne peut être vraiment libre que dans ses pensées et dans sa vie privée - en dehors, il doit se soumettre aux obligations sociales et politiques: "...le sage doit au dedans retirer son ame de la presse, et la tenir en liberté et puissance de juger librement des choses; mais, quant au dehors, qu'il doit suivre entièrement les façons et formes reçues. La société publique n'a que faire de nos pensées; mais le demeurant, comme nos actions, nostre travail, nos fortunes et nostre vie propre, il la faut prêter et abandonner à son service et aux opinions communes, comme ce bon et grand Socrates refusa de sauver sa vie par la desobeissance du magistrat, voire d'un magistrat tres-injuste et tres-inique. Car c'est la regle des regles, et generale loy des loix, que chacun observe celles du lieu où il est"<sup>30</sup>. Ces sentences figurent dans le chapitre "De la coustume", qui renferme une critique relativiste des lois et des usages traditionnels. Mais, comme son titre complet l'indique - "De la coustume" et de ne changer aisément une loy reçeüe - il renferme, après la partie relativiste, une partie conservatrice qui doit contrebalancer la première, et en atténuer la hardiesse. Le compromis est donc un principe de la morale indépendante de Montaigne.

La morale de Montaigne, liée étroitement à son scepticisme et à son naturalisme, est l'expression parfaite de cette révolution culturelle qu'on nomme la Renaissance. Les humanistes - esprits éclairés de la Renaissance, ont élaboré, en s'aidant de la pensée antique, une toute nouvelle conception de la vie humaine, opposée radicalement aux traditions culturelles médiévales et scolastiques. La pensée de Montaigne, en apparence si respectueuse de la tradition, est en réalité une critique constante de celle-ci; elle instaure dans toute sa plénitude, ce qu'on appelle la libre pensée. La morale fondée sur elle rend à l'homme sa liberté et fait de lui un maître autonome de sa destinée. On comprend dès lors l'intérêt que les siècles suivants ont témoigné à l'égard de son oeuvre: elle est devenue un livre favori des libertins du dix-septième siècle et une source d'idées pour les philosophes du Siècle des Lumières. Elle fut un manuel parfait de la morale aristocratique, devenue dominante

<sup>30</sup> Ibid., p. 147.

dans les classes aisées de la société française sous l'Ancien Régime, et dont le fond fut l'épicurisme. Mais elle est restée jusqu'à l'époque récente un modèle incomparable de cette culture de l'âme, qui fait du moi l'objet d'un véritable culte, et tient lieu de religion pour certains esprits raffinés et indépendants.

Université Catholique de Lublin  
Pologne

Zbigniew Gierczyński

### PROBLEM MORALNOŚCI W "PRÓBACH" MONTAIGNE'A

Autor "Prób" ukazuje się w swym dziele jako sceptyk i moralista. Między tymi dwoma postawami istnieje ścisłe powiązanie, gdyż to właśnie sceptycyzm czyni go wolnym i pozwala mu obrać własną drogę postępowania. Jest humanistą, człowiekiem Renesansu - stara się nadać nowe kierunki myśli ludzkiej.

W "Apologii Raymonda Sebond" Montaigne krytykuje wiedzę ludzką i chce uwolnić rozum człowieka od tyranii tradycji i od przyzwyczajen moralnych narzuconych zwyczajowo. Ten wyzwolony rozum pozwala mu określić własną moralność - ludzką i wolną od wszelkiego dogmatyzmu.

Punktem wyjścia do określenia racjonalnej i naturalnej moralności musi być psychologiczne i fizyczne zbadanie własnego "ja". W tym względzie jest Montaigne egocentrykiem, co także zapowiada indywidualizm Renesansu.

Życie ma według niego sens tylko dzięki przyjemnościom, jednak człowiek nie mógłby być szczęśliwy, gdyby nie znał podstawowych zasad moralnych.

Człowiek musi być świadomy zła i dobra i jego moralność niezależna jest świadoma, a więc rozumowa. Tę postawę Montaigne'a można nazwać racjonalizmem moralnym.

Jest naturalistą; nic co naturalne nie może być wszeteczne, gdyż natura sama potępia wszelką rozwiążłość moralną.

Moralność Montaigne'a, połączona z jego sceptycyzmem i naturalizmem, ukazuje go jako przedstawiciela Renesansu, propagującego wolną myśl człowieka, określającą jego niezależność i pozwalającą mu wpływać na jego przeznaczenie.